

L'amateur et les abeilles noires...

Les abeilles à miel¹ nous font rêver... Ne dit-on pas qu'il fait bon vivre au pays où coulent le lait et le miel ? Pourtant on les sait en grand danger...

Brièvement ramassé, l'abeille de nos régions, *Apis mellifera mellifera*, dite abeille noire ou brune, existe depuis au moins 700.000 ans, traversant sans trop de dommages la glaciation du Pléistocène et le réchauffement climatique d'il y a 12.000 ans. Elle s'est diversifiée au gré de ses errances et chaque fois adaptée et acclimatée aux régions où elle s'installait, donnant naissance à une grande variété d'écotypes, chaque fois bien ajusté à son environnement. Chaque fois, elle a pris son temps.

Aujourd'hui cette abeille qui nous accompagne depuis des millénaires est quasi en voie d'extinction. Les pratiques agricoles, la raréfaction des habitats et des ressources, l'arrivée brutale de prédateurs exogènes, le changement climatique, tout concourt à la mettre en grand péril. L'ampleur de ces bouleversements, terriblement renforcée par leur soudaineté et leur vélocité, met à trop rude épreuve la capacité des abeilles à accommoder.

Peut-on néanmoins incliner à garder un petit espoir ? L'abeille ne s'est-elle pas acclimatée aux circonstances les plus terribles pendant 700 millénaires ? Son patrimoine génétique est profond, bien ancré, elle a de la ressource. Hélas si espoir il y a, il est pour le moins ténu à cause des apiculteurs eux-mêmes. En effet, bien malencontreusement, les pratiques apicoles sont là pour chambouler les habitudes ancestrales des avettes, les endiguer, et les contraindre à faire autrement que ce qui a toujours été garant de leur pérennité et de leur adaptabilité.

Jugez-en. Arboricoles, elles habitent des cavités closes de haut et de bas, à petites entrées, sans angles droits. Elles se dépêchent de revêtir les parois de propolis (sorte de résine dont elles ont le secret) dont on ne connaît pas encore toute l'étendue des vertus. Elles (s')accommodent des petits débris végétaux qui encombrant leur plancher et de la vie qui s'y développe. Elles sont passées maître dans l'art de maintenir une hygrométrie et une température qui leur conviennent. Par exemple, quelle que soient les conditions climatiques, elles maintiennent une trentaine de degrés autour des œufs et des larves. Elles évitent le trop grand voisinage avec leurs consœurs. Elles connaissent bien leur environnement et ses ressources. Elles se renouvellent et essaient² à juste convenance.

1 Que pour les abeilles soit banni à jamais l'épithète "domestiques" ! Il semble qu'elles aient été affublées de cet attribut au XIX^e siècle par les congrégations religieuses, les nobles et les bourgeois parisiens à une époque pétrie d'enthousiasme post-romantique. La possession de quelques ruches dans son jardin était considérée comme un aimable divertissement de prestige. A l'époque, le cheval régnait en maître dans les rues mais dieu sait pourquoi, abeilles et chevaux font exécrable ménage et les accidents abondèrent. La mairie de Paris prit un arrêté interdisant la possession en ville de tout animal non répertorié comme étant domestique. Face à la bronca des bien nantis chagrins de se voir priver de leurs chères ruches, il fallut peu de temps pour que l'on rangeasse l'abeille dans la nomenclature des animaux domestiques. La supercherie dure encore...

Elles savent défendre le logis. Bref, il y a un foisonnant héritage qui ne cesse d'être mis à l'ouvrage.

Or, dans un rucher conventionnel, on découvre des ruches serrées les unes contre les autres, parfois très nombreuses, ce qui entraîne les dérives³ et met une pression maximale sur les ressources des alentours. Elles sont fréquemment en plein soleil, contraignant les abeilles à mobiliser un surcroît d'énergie pour maintenir l'hygrométrie et la température. Les ruches sont composées de grandes boîtes dont on augmente ou diminue le volume au gré de l'apiculteur, ce qui suscite un grand stress pour les colonies et les incite artificiellement à "travailler", à combler les nouveaux vides.

Ces boîtes ont des angles droit, qui sont des zones de froid et d'humidité, peu propices à une bonne ventilation par les abeilles. Les parois sont bien propres et lisses, ce qui décourage toute propolisation. L'entrée est large, rendant difficile la maîtrise de l'accès au bercail et la gestion de l'hygrométrie et de la température. Elles sont munies d'un plancher grillagé en tout cas pendant la belle saison, ce qui amène la suppression du petit biotope propre au fond des ruches naturelles, et une difficulté bien accrue de gérer l'hygrométrie et la température. Enfin, les ruches sont équipées de cadres assortis de cire gaufrée⁴, ce qui dénature complètement l'œuvre des cirières⁵. La cire n'est pas leur cire, et plutôt que de pouvoir construire les rayons comme bon leur semble, de façon adaptée au logement et à la dynamique de la colonie, les voilà contraintes de suivre le plan vertical rectangulaire qu'impose le cadre.

Dans la pratique conventionnelle, les abeilles sont quasi toujours des Buckfast, espèce hybride créée artificiellement. Réputée pour sa douceur et très prolifique, elle a cependant d'autant moins de passé et de ressources adaptées à l'environnement local que les reines, fécondées artificiellement, sont achetées bien loin et renouvelées chaque année ou tous les deux ans.

2 L'essaimage est le mode de reproduction des essaims. Les abeilles " font " une nouvelle reine. Adonc, l'ancienne s'en va avec la moitié de la colonie et cherche un nouveau logement. Ces essaims en goguette se postent à proximité de la ruche, le temps que les éclaireuses trouvent une nouvelle demeure. L'apiculteur vigilant peut alors recueillir ces petits peuples et les loger dans une nouvelle ruche.

3 Les abeilles et les faux-bourçons (les mâles) se trompent de logis. Les faux-bourçons vont où bon leur semble, ils reçoivent l'hospitalité dans toutes les ruches. En revanche, seules les abeilles qui amènent leur écot de nectar ou de pollen seront les bienvenues dans une ruche qui n'est pas la leur. La dérive est propice à la dispersion des agents pathogènes.

4 Un cadre équipé de cire gaufrée ressemble à un cadre autour d'un tableau, celui-ci étant remplacé par une feuille de cire. Les abeilles n'ont plus qu'à formater cette cire en alvéoles qui abriteront les œufs et larves, et le miel. Chaque élément d'une ruche conventionnelle est équipé de huit à douze cadres placés verticalement à intervalles réguliers. Les abeilles ne construisent plus de rayons à convenance, parfois de manière qui nous paraît un peu anarchique. On se dit que les abeilles ont ainsi moins de travail à produire de la cire, et davantage de temps pour s'occuper du miel. Le fait que les rayons sont ainsi encadrés et rangés facilitent grandement la vie de l'apiculteur. Il suffit de retirer le cadre pour examiner la situation, ou pour récolter le miel.

5 Les cirières sont les abeilles âgées de trois semaines dont les six glandes cirières se réveillent et les incitent à se mettre à l'ouvrage, à confectionner les rayons de cire.

Les essaims qui n'ont pas l'apathie - la douceur - voulue par l'apiculteur sont détruits ou leur reine illico remplacée.

Tout est conçu pour transformer les essaims en "moissonneuse-batteuses" à miel. Cela va régulièrement jusqu'à la pratique de la déportation, ce travail volontaire obligatoire joliment appelé transhumance⁶.

Les ruches sont ouvertes sans vergogne au bon gré de l'exploitant, faisant fi du stress et de l'énergie colossale que requiert le maintien de la température idoine.

Les ruches sont pillées et l'essentiel du miel remplacé par du sirop de betteraves.

L'essaimage est banni par clippage des reines⁷ et/ou la suppression des cellules royales⁸.

On procède à un double traitement, en été et en hiver, souvent de chimie, contre le Varroa, ce terrible acarien venu d'Orient dans les années 80, qui suce la lymphe (le " sang ") des abeilles et décime les ruches...

On le voit, les ruches sont conduites dans une perspective hygiéniste, productiviste, extractiviste et de confort pour l'apiculteur, ce qui n'a plus rien à voir avec leur manière naturelle de vivre.

Bien sûr et heureusement, des pratiques déjà plus respectueuses existent et commencent à avoir un petit droit de cité tout marginal. Abandon du recours systématique aux Buckfast⁹, ouverture de la ruche en cas de nécessité seulement, prélèvement plus mesuré du miel, pas de transhumance, ruches au gabarit plus proche de l'habitat naturel, acceptation des essaimages et/ou divisions¹⁰, pose de barrettes sans cadre bâti¹¹, traitement anti-Varroa à base de substances naturelles...

6 La transhumance, surtout pratiquée par les apiculteurs professionnels, consiste à transporter nuitamment les ruches à un endroit riche en nectar, par exemple au milieu de champs de lavandes ou de vergers en fleurs. Les abeilles se hâtent alors de récolter ce nectar et de le transformer en miel. Il est aussitôt récolté par l'apiculteur qui amène ensuite ses ruches vers un nouveau champ d'abondance en vue d'une nouvelle récolte. La transhumance est aussi utilisée pour la pollinisation d'arbres fruitiers comme les amandiers en Amérique du nord.

7 On leur coupe une aile, elles ne peuvent plus s'envoler et donc essaimer.

8 Alvéoles spécialement construites par les cirières pour héberger les futures nouvelles reines.

9 Il existe heureusement quelques - trop rares - conservatoires de l'abeille noire. Là, dans les Cévennes par exemple, on se bat pour leur assurer une existence naturelle sans pollution génétique. Ici, à la " Maison de l'abeille noire " à Virelles près de Chimay, ben, c'est un peu différent, on mobilise les techniques les plus fines de la génétique au sein de ruchers conduits de façon conventionnelle (l'avenir de l'abeille noire serait-il soluble dans les paillasse de laboratoires?). Ce conservatoire, le seul en Belgique, est bien précieux. Via l'association " Mellifica ", il est notamment possible d'acquérir des reines noires fécondées et d'aller y faire féconder des reines en ruchette (petite ruche). En effet, le territoire de la Commune est entièrement dédié à l'abeille noire. Les reines qu'on y apporte sont fécondées naturellement dans les alentours par des faux-bourdon tout aussi " noirs ".

10 Avant qu'il y ait essaimage, un essaim qui a produit une cellule royale est divisé en deux colonies, l'une avec la reine, l'autre avec la cellule royale qui donnera une future reine.

11 Ce sont de simples petites lattes de bois auxquelles les abeilles vont accrocher les rayons qu'elles bâtissent comme elles le souhaitent.

Peut-on aller plus avant ? Comment être un digne petit amateur d'abeilles dans un contexte aussi profondément délétère ? Deux embarrassantes pierres d'achoppements ne peuvent être éludées. Garder des essaims de "noires" est une chimère dans un environnement saturé de Buckfast, à moins d'accepter beaucoup de gymnastique : acheter des reines noires et aller les faire féconder au Conservatoire des abeilles noires, supprimer les cellules royales ou procéder à des divisions et retourner au Conservatoire pour la fécondation. Si l'on fait fi de tout ce remue-ménage, il faut se résoudre à avoir des abeilles métissées... Quitte à "noircir" de temps en temps ces petits peuples en allant assurer la fécondation des divisions ou des essaims secondaires¹² au Conservatoire. D'autre part, il y a ce fichu Varroa. Dans le contexte de la pratique apicole conventionnelle décrite ci-avant, s'abstenir de tout traitement semble être consentir au dépérissement et à la disparition quasi inéluctables des essaims. Mais qu'en est-il avec un autre type de compagnonnage avec les abeilles ?¹³ Ne pas traiter ? Ou alors serait-il peut-être judicieux de tendre non pas à l'éradication du Varroa dans chaque ruche, mais plus modestement à une diminution de la pression soit en faisant l'impasse sur le traitement d'hiver, au demeurant fort perturbant pour les abeilles au mitan de la période hivernale mais efficace, soit en négligeant l'intervention estivale ?

Peut-être peut-on faire encore un pas et tenter d'adapter les ruches et le rucher. A titre d'essai, j'ai procédé à quelques aménagements à partir des éléments de ruches Warré dont je dispose. Le plancher grillagé est remplacé par un plancher plein avec une petite entrée ressemblant à une trouée dans un tronc, les angles sont arrondis et les surfaces de côté légèrement blessées pour inciter à la propolisation. Un toit fermé, en bois, coiffe le tout. La ruche garde toujours le même volume, avec 3 éléments, les deux du dessous, munis de simples croisillons pour empêcher l'effondrement des rayons construits par les abeilles comme elles l'entendent, n'étant jamais manipulés. Seul l'élément du haut est muni de barrettes pour permettre un prélèvement de miel en cas d'abondance. Enfin le rucher sera divisé et les ruches dispersées en choisissant des endroits ombragés. Bien sûr, la récolte de miel en devient plus aléatoire et plus modeste...

Daniel de Beer

Parmi les livres et articles qui ont concouru à nourrir les quelques réflexions qui précèdent, voir " Abeilles à miel. La vie secrète des colonies sauvages ", Thomas D. Seeley & " La vallée de l'abeille noire ", Yves Élie.

12 Après un premier essaimage, il arrive fréquemment qu'il y ait un deuxième, voire un troisième essaimage, cette fois-ci avec une reine non encore fécondée.

13 Des études tendent à montrer que les essaims sauvages vivant en forêt finissent par être contaminés par le Varroa mais sembleraient pouvoir mieux y résister. Quelques expériences de ruches conçues pour être au plus près des habitats naturels et laissées en développement libre sans intervention s'accommoderaient également du Varroa...





